

Dossier de présentation

KLAXON, TROMPETTES... ET PÉTARADES de **Dario Fo**

mise en scène de **Marc Prin**

Du jeudi 18 novembre au samedi 18 décembre 2010
Théâtre Nanterre-Amandiers - Salle transformable

contact relations publiques

Catalina DIAZ-LECOQ
Tél : 01 46 14 70 12
c.diaz@amandiers.com

horaires

du mardi au samedi à 20h30, dimanche à 15h30 (*relâche lundi*)

location : **01 46 14 70 00** - www.nanterre-amandiers.com
et magasins Fnac / www.fnac.com et www.theatreonline.com

prix des places : 25 à 12 €

Théâtre Nanterre-Amandiers

7, avenue Pablo-Picasso
92022 Nanterre
RER Nanterre-Préfecture (ligne A)
Navette assurée par le théâtre avant et après la représentation

www.nanterre-amandiers.com

Klaxon, trompettes... et pétarades

De
Texte français
Mise en scène

Dario Fo
Marie-France Sidet
Marc Prin

Scénographie et costumes
Dramaturgie
Décors

Marc Prin
Julien Dieudonné
Ateliers du Théâtre Nanterre-

Amandiers

Lumières
Masques, perruques et maquillages
Accessoiriste

Pierre Montessuit
Marie Messien
Patrick Laganne

Arrangements sons et compositions musicales
Delhaye **Valérie Bajcsa** et **Marc**

Photographe
Assistante à la mise en scène

Alexandre Sargos
Ana-Lucia Luna

Avec

Le médecin/ Policier 2
Rosa/ Policier 1
Le commissaire/ Infirmier 3
Lucia/ La juge/ Infirmière 2
Antonio/ Le sosie/ Infirmier 1

Anne Dupuis
Céline Dupuis
Gérald Cesbron
Milena Esturgie
Gilles Ostrowsky

Coproduction : Théâtre Nanterre-Amandiers, Théâtre à bout portant

Le texte *Klaxon, trompettes... et pétarades* est publié aux Éditions Einaudi en italien. Le texte n'est pas publié en français.

Durée : 1h40

Comédie en trois actes, *Klaxon, trompettes... et pétarades* repose sur le jeu des sosies : au cours d'un accident, le patron de la Fiat, Giovanni Agnelli, est sauvé par un de ses ouvriers, qui sans le reconnaître, le recouvre de sa propre veste et l'emmène à l'hôpital. L'administration, trouvant ses papiers dans la poche de sa veste, croit avoir identifié le blessé défiguré. La chirurgie réparatrice fait le reste : l'industriel va sortir du coma avec le visage de l'ouvrier. Il s'ensuit une série de quiproquos, familiaux et politiques, dans un contexte d'attentats et de prise d'otages.....

Italie : Les Années noires, les Années rouges

16 mars 1978. Italie.

Depuis neuf ans, un mouvement social de grande ampleur secoue l'Italie. Quelques groupes sont déjà passés à la lutte armée. Après cette date vont commencer les "années de Plomb", ce que les historiens qualifieront de "guerre civile de basse intensité".

Aldo Moro fut Président du Conseil à cinq reprises, entre 1963 et 1976. En 1978, il est le chef de la Démocratie Chrétienne, et son parti est arrivé juste devant le Parti communiste italien d'Enrico Berlinguer aux dernières élections. En fait, les deux partis ont gagné. Sans une coalition entre les deux forces, le pays est ingouvernable.

Ce jour-là doit être signé le "Compromesso storico". Un compromis historique qui, même si le PCI se dissocie alors de l'URSS, est tout simplement impensable pour la majorité de la classe politique italienne.

Rosa : Aldo Moro ils l'ont laissé tranquillement aller à l'abattoir, tous d'accord pour le sacrifice. De la fermeté ! Et là, pour Agnelli, visez-moi cette pirouette... c'est dégueulasse !

Lucia : Exactement ! A plat ventre comme des limaces, tous autant qu'ils sont !

Le Sosie : Ils ne pouvaient pas me sacrifier... car je suis le pouvoir

Extrait de « Klaxon, trompettes... et pétarades » Dario Fo

Cinquante-cinq jours de prise d'otage et une exécution

Via Fani, en plein Rome, quelques heures avant la signature. Un commando de cinq membres tue les gardes du corps de Moro, qu'ils enlèvent. Les cinq sont des Brigades rouges, le plus connu des groupes d'extrême gauche de l'Italie en feu, qui exige, contre la libération de Moro, celle de treize des leurs. C'est le traumatisme. Giulio Andreotti succède à Aldo Moro. Il nomme à l'Intérieur le "Monsieur sécurité" de la Démocratie chrétienne, l'implacable Francesco Cossiga.

L'enlèvement d'Aldo Moro fera trembler l'Italie cinquante-cinq jours durant. Le 9 mai, son corps sans vie fut retrouvé dans le coffre d'une automobile, à Rome. Via Certini... soit à mi-chemin des sièges de la DC et du PCI.

Il a été exécuté par les Brigades rouges.

En fait, avant d'être exécuté, Moro avait été lâché. Par les siens. Durant toute sa détention, Moro écrit des lettres. A sa famille ; A ses compagnons de DC. Il les implore, de le libérer des Brigades rouges. Mais pour le gouvernement, tout comme d'ailleurs pour le PC, c'est impensable. Ses lettres sont fausses, pensent-ils. Négocier laisserait le champ libre aux communistes, pensent-ils surtout. Moro ira jusqu'à écrire au pape Paul VI.. Mais, pour tous, le même constat : plutôt que les communistes, abandonner Moro.

Ce que la classe politique craint : que Moro révèle à ses ravisseurs les énormes intérêts que les Etats-Unis ont sur le sol transalpin. La plus importante base de l'Otan est là. Mais surtout, il y a cette structure secrète : Gladio. Une branche de l'armée italienne, entièrement vouée à une guerre secrète et sans merci contre le communisme.

Klaxon trompettes et pétarades

« C'est dans ce contexte qu'a lieu la première de la pièce, le 17 janvier 1981, au Cinema Teatro Cristallo de Milan. À l'issue de la représentation, un débat est organisé avec ceux des spectateurs qui souhaitent engager une discussion, commenter le spectacle, parler de leurs propres luttes – ces débats sont une constante dans le théâtre militant de la compagnie – et ce soir-là, Franca Rame, qui gère avec d'autres camarades l'organisation Soccorso Rosso Militante de Milan (organisation qui aide les militants détenus et leurs familles, mais aussi les militants licenciés ou des détenus de droit commun), donne la parole à trois femmes, parentes

de détenus de la prison de Trani, dans les Pouilles. Elles montent sur le plateau et lisent un document qui n'est autre que la plainte qu'elles ont déposé contre le directeur de la prison, document dans lequel elles dénoncent les conditions d'incarcération, les passages à tabac et l'absence de soins aux blessés de la révolte du 29 décembre, très violemment réprimée par les forces spéciales de la Police, elles demandent qu'une « commission de journalistes et de médecins démocrates » aille enquêter à la prison de Trani pour en obtenir, à terme, la fermeture. Toute la presse, de la droite au parti communiste, s'empare de l'événement et se déchaîne. Dario Fo et Franca Rame sont accusés de « sympathiser avec les terroristes »... il y aura néanmoins cinquante représentations de *Clacson, trombette e pernacchi* »

Marie-France Sidet

NOTE D'INTENTION DE LA MISE EN SCENE

Klaxon est une pièce ancrée dans une actualité spécifique : l'Italie des années 1970-1980 et son lot de mouvements sociaux, de luttes, de séquestrations, d'attentats meurtriers, jusqu'à l'apothéose du pire: l'enlèvement et l'assassinat d'Aldo Moro.

Cette époque, qui appartient à l'histoire, qu'a-t-elle à nous dire sur la nôtre ?

Vue d'aujourd'hui, elle annonce incroyablement clairement l'avènement de la prédominance et de l'omnipotence du pouvoir économique-financier sur la « chose » politique. Par contraste, elle jette aussi un éclairage cru sur la passivité des politiques et sur notre résignation collective face aux délocalisations et autres restructurations, qui laissent sur le carreau des centaines de milliers de licenciés économiques, de salariés. Elle nous oblige enfin à prendre la pleine mesure de la colère et de la désespérance de ces laissés-pour-compte de la globalisation triomphante, celles des ouvriers de Continental à Clairoux s'attaquant à la sous-préfecture de Compiègne, celles des travailleurs de l'usine Molex à Villemur-sur-Tarn, séquestrant l'un de leur dirigeant, pendant 26 heures.

Car la lutte des classes, dont la disparition a pourtant été plusieurs fois claironnée et entérinée, existe toujours bel et bien. Elle est même dans une phase critique : elle est en passe d'être perdue. Ou gagnée... « La lutte des classes existe, bien sûr, et c'est la mienne qui est en train de la remporter », clame haut et fort le milliardaire américain Warren Buffet.

C'est ce triomphe obscène que Dario Fo pressent lorsqu'il fait dire à Agnelli à la toute fin de *Klaxon* : « *Vous n'avez jamais lu Karl Marx, alors ? Eh oui, je sais... nous sommes les seuls à présent, nous les grands industriels, à lire le Capital... en particulier le passage où il est dit ; « Le seul véritable pouvoir est le pouvoir économique-financier, les holdings, les banques, les marchés... en un mot, le Capital ! » (...) Mettez vous bien ça dans la tête : je suis l'État ! Le capital que je représente c'est l'État ! (...) l'État c'est moi ! »*. Tel est le miroir impitoyable tendu par Fo à notre époque : triomphe cynique de l'argent, mise au pas de la justice, haine ouverte de la pensée et de la culture, abrutissement généralisé à grands coups d'inanités télévisuelles...

Comment faire face ? Qui mieux que Dario Fo qui affronte bille en tête une Italie rendue aux sirènes du populisme de Berlusconi et de Bossi peut nous indiquer la voie ? Artiste engagé et infatigable enragé, il est, à 84 ans, toujours en prise avec la réalité d'un monde sinistre à souhait.

« Il faut allier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté ». Fort de son érudition hors-norme, ardent défenseur d'une culture orale et populaire, il démontre par le rire que la farce et la satire sont une arme efficace contre le tragique contemporain. Par la grâce de son gai savoir d'auteur-acteur, sa riposte consiste à transposer la tragédie du réel en comédie grotesque, rageuse et vengeresse. Sans demi-mesure ni fausse pudeur, sans barguigner ni tergiverser, le dramaturge italien rend coup pour coup et se farcit au propre comme au figuré aussi bien la figure du patron que celle l'ouvrier machiste. *Klaxon* est féroce et drôle et violemment d'actualité.

Avec une sorte d'évidence miraculeuse, une fois traduite, adaptée et resserrée, *Klaxon, trompettes et pétarades* se met à parler d'aujourd'hui avec une force de percussion inouïe. Théâtre de situations plus que de texte, la machine scénique inventée par Fo propose une partition d'une précision mécanique. Machine à broyer et/ou machine à jouer, elle donne toute sa place au corps de l'acteur. Précipité dans les situations les plus folles, l'acteur suit sa logique propre, naïve, absurde mais toujours concrète et sincère. Seul, à deux ou à plusieurs, il avance parfois masqué, mais toujours à découvert, au cœur d'un dispositif de « quat'sous », d'une scénographie délibérément légère, bricolée, sans coulisses ni miracles. Il s'engage, il se dépense, il se dépasse, toujours exposé à la vue du spectateur, sans jamais l'oublier, jamais devant, jamais derrière, toujours avec. Il y a là la nécessité d'être en prise directe – au présent – avec le public, de façon à le « dominer, pour garder le rythme ». L'acteur « tripes à l'air » est contraint à la virtuosité.

Mettre en scène *Klaxon*, c'est donc donner à voir le comédien à l'ouvrage, jeté dans l'arène, dans la pleine lumière de l'action, mais aussi dans l'ombre de sa concentration, de sa respiration et de sa mue. C'est laisser le spectateur porter son regard sur l'endroit et l'envers de cette danse grotesque, de ce vaudeville militant, lui proposer un théâtre entièrement montré, matériel, explicite, pour l'inviter à une présence active et réfléchie – anti-télévisuelle – , et pour l'inciter à sortir de sa passivité, de sa torpeur, de son assignation au silence et à l'immobilité, qui transforme trop souvent les représentations en « concerto pour toussotements et papiers froissés » – pour l'exhorter, enfin, à s'affranchir de sa résignation morose au monde tel qu'il va (mal).

Pour l'équipe artistique dans son entier, il s'agit d'inventer au diapason, sans jamais fléchir, une scansion rythmique très sûre, soutenue avec force imagination et grande jubilation, et de tendre vers une théâtralité joyeuse et irrévérencieuse, véritablement populaire, en quête de ce « rire qui aiguise toujours la lucidité du spectateur, à l'égard de lui-même et de l'ordre social ». Jusqu'à faire exploser au visage du *spectateur actif* la vérité crue, saignante, bleue qui « klaxonne », « trompette » et « pétarade ».

Marc Prin